

VOIX ET VIGIE - LA POESIE DANS UN MONDE EN GUERRE

Côte à côte sur la table, le journal avec les nouvelles du jour – peu importe la date ! – et un petit recueil de poèmes, déjà vieux d'un siècle, qu'Apollinaire écrivit à la lueur des obus et des bombes incendiaires de 14-18...

*Pendant le blanc et nocturne novembre
Alors que les arbres déchiquetés par l'artillerie
Vieillissaient encore sous la neige
Et semblaient à peine des chevaux de frise
Entourés de vagues de fils de fer
Mon cœur renaissait comme un arbre au printemps
Un arbre fruitier sur lequel s'épanouissent
Les fleurs de l'amour*

Guerre d'un passé révolu, menée par des pays qui n'existent plus tel l'empire d'Autriche-Hongrie, mais les mots du poème font pourtant écho à la réalité contemporaine en saisissant la dualité paradoxale de la condition humaine, qui étonnait déjà Montaigne, Shakespeare et Pascal, entre rêve irénique d'une paix ardemment désirée et violence enracinée dans une longue litanie de guerres atroces et de paix provisoires. Quand bien même la poésie se voudrait refuge ou fuite vers un inaccessible ailleurs (« *N'importe où ! n'importe où ! pourvu que ce soit hors de ce monde !* »), tout poème, depuis Homère, porte en creux l'empreinte du monde en guerre – plein de bruit et de fureur - où il fut conçu. Le poète vit dans ce monde et ne lui échappe pas, parfois témoin direct ou victime ou même acteur du déchaînement de la violence. Ainsi, Joe Bosquet évoquant l'ivresse intense du combat, depuis son lit d'infirmier où l'avait cloué une balle reçue en montant à l'assaut, en mai 1918...

Je ne suis pas poète, mais marin et militaire, et il pourra sembler au lecteur de *Poezibao* que je n'ai aucune légitimité à m'exprimer sur ce qu'est la poésie, sur ce qui fait que tel rapprochement de mots soudain se condense directement dans le cœur et touche quelque chose qui y était profondément enfoui, mais ces quelques vers d'Apollinaire reflètent ce qui me semble être l'apanage de la poésie : faire résonner, à travers l'épaisseur du langage, une voix intensément humaine portant une parole d'espoir et une exigence de vérité. Depuis longtemps, depuis que j'ai commencé à lire passionnément la poésie (vers mes 18 ans) et que j'ai eu la chance de lier amitié avec quelques poètes aimés dont la générosité et la simplicité me firent ressentir une présence vibrante d'humanité, je suis persuadé que la poésie, en tant que façon d'être au monde, est une clef – peut-être la seule efficace – de notre survie, individuelle et collective, dans un monde en état de guerre permanente et menacé de mort par l'impact cumulé des activités humaines. J'ai peine à croire en la pertinence de toute politique – fût-elle ambitieuse et experte - qui négligerait le sentiment poétique et le rapport, intime et personnel, avec la présence charnelle du monde et des hommes. Ai-je tort de hisser la poésie sur un piédestal ? Patrick Chamoiseau, que j'ai eu le plaisir de rencontrer à Fort de France (où j'écris ces lignes, en ce mois de mars 2022), me dit que tout artiste véritable (peintre, musicien, sculpteur, danseur, etc.) exalte, à sa façon, la faculté créatrice qui décloisonne les imaginaires et tisse les liens qui unissent les peuples, les êtres et les choses dans la diversité dynamique de la Relation. Pourtant, j'avoue que la poésie me semble bel et bien placée sur un piédestal, non en posture élitiste de suprématie sur les autres arts, mais comme phare ou amer. Parce qu'elle use des mêmes mots que ceux avec lesquels nous pensons le monde, la poésie transforme notre manière de penser le monde et d'être au monde. Davantage qu'une forme d'expression artistique, la poésie est le vecteur d'une expérience ontologique individuelle qui, d'un même élan, dissipe les illusions conceptuelles du langage, dont les représentations nous masquaient la réalité dans sa diversité et son insaisissabilité, et dévoile le miracle de la beauté, fragile et mortelle, des êtres et des choses qui constituent le monde où nous vivons.

Lucian Blaga, poète roumain né en 1895, énonça en 1919, dès le premier poème ouvrant son premier recueil, intitulé « Les poèmes de la lumière », le précepte fondateur d'une pensée authentiquement poétique dans son rapport au monde, qui nous rend sensible à la beauté mystérieuse du singulier :

*Je ne piétine pas la corolle de merveilles du monde
et je n'assassine point
de mes raisonnements les mystères que je croise
sur ma route,
dans les fleurs, dans les yeux, sur les lèvres ou sur les tombes.*

Mais qui se soucie de poésie ? Qui se soucie de vivre poétiquement, au plus près de l'immédiateté des choses et des êtres ? Cette pensée reste marginale et solitaire alors qu'elle serait le plus solide rempart contre les violences faites au monde. Dans cette « carte blanche », que certains trouveront peut-être fastidieuse ou prétentieuse (qu'ils abandonnent sans regret leur lecture !), je n'aurai pas la prétention d'essayer de parler autrement en tant qu'être humain, à la fois inquiet et saisi du besoin de témoigner. Le conflit ukrainien fut le facteur déclencheur de ce long texte mais, engagé dans la marine nationale depuis 1995 (année de mon entrée à l'École navale, quand j'avais 21 ans), je porte en moi le ressenti des choses vues et vécues qui ont nourri les réflexions qui suivent et me tiennent à cœur.

1. Le monde en guerre

En 1997, quand j'étais un jeune officier-élève de la marine nationale embarqué sur la frégate Duguay-Trouin, qui avait remplacé au dernier moment le porte-hélicoptères Jeanne d'Arc dont la machinerie (chaudières et collecteurs vapeur) avait été jugée en trop mauvais état pour une navigation au long cours, j'ai pour la première fois, à 23 ans, concrètement pris conscience de ce qu'est réellement la misère humaine, en abordant à Djibouti puis à Bombay... J'avais déjà voyagé et savais vivre dans un monde âpre et dangereux, aux préoccupations souvent sordides, mais je n'avais pas été préparé à cette confrontation avec l'atroce cruauté des bidonvilles où vivre n'est que survivre jusqu'au lendemain. En périphérie de Djibouti, dans des bidonvilles (tel celui de Balbala) plus grands que la ville elle-même, s'amassaient tous les exclus indésirables et les réfugiés venus de Somalie ou d'Erythrée, fuyant la guerre. Comment subsistaient-ils ? Hors de la ville, des chèvres affamées grimpaient aux branches des acacias pour dévorer les sacs plastiques que le vent accrochait aux épines. A Bombay, je me souviens que les élèves-médecins qui achevaient leur formation avec nous avaient les yeux exorbités par la foule agglutinée des mendiants estropiés ou malades, aux pathologies jamais soignées qui atteignaient des proportions invraisemblables ! Tous les matins, des carrioles sillonnaient les rues du centre-ville, en plus des camions-poubelle et des balayeurs, pour ramasser les corps sans vie des hommes et des femmes morts dans la nuit, à même le sol, sous un abri de fortune ou dans le plus complet dénuement, comme si la ville était un vaste mouvoir à ciel ouvert...

Marcher dans les rues de Djibouti ou de Bombay, ou même de Dubaï ou de New York vous force à ouvrir les yeux sur une misère dont on se détourne dans les villes d'Europe, parce qu'on arrive à la cacher. Mais elle est là. Qui n'a jamais vu, à Paris, un clochard blotti dans un coin de porte cochère, dévorant en cachette un reste de pizza ou de sandwich qu'il vient de ramasser dans une poubelle au milieu des débris ou tirant quelques bouffées sur un bout de mégot jeté dans le caniveau ? Quand mon épouse, qui est née en Roumanie en 1978 et a grandi sous le régime de Ceausescu, vint s'installer en France, à Toulon où j'étais alors affecté, elle fut frappée, presque choquée comme je l'avais été à Bombay ou Djibouti, par le contraste entre l'opulence des magasins, aux vitrines luxueusement achalandées (vêtements, parfums, restaurants, etc.), et les hommes et femmes qui, assis sur un carton pendant des heures, attendaient, les yeux dans le vague, l'aumône d'une pièce. Elle ne comprenait pas comment un pays aussi riche que la France pouvait accepter autant de misère, et tolérer tant d'exclusion. Il ne s'agissait pas que de pauvreté matérielle mais aussi de solitude existentielle. Dans notre quartier de Toulon, situé en centre-ville, nous vîmes, peu de temps après notre installation, déambuler pendant quelques semaines un homme de 40 ans environ, sans doute débarqué de la gare toute proche et attiré par le soleil qui a la vertu supposée (dixit Aznavour) de rendre la misère moins pénible... On voyait, à son attitude, qu'il cherchait à garder bonne contenance et à ne pas susciter la pitié. Nous échangeions parfois quelques mots tandis que nous lui donnions occasionnellement une pièce mais, rapidement, nous nous mîmes à l'éviter. Il parlait seul, ressassant sans doute des souvenirs obsédants, puis perdit pied,

cessa de lutter, se mit à errer dans le quartier, dépenaillé et agressif dès qu'on semblait le regarder. Son visage, comme vieillissant à vue d'œil, se couvrit d'une barbe épaisse et de rides... Puis, un jour, nous ne le vîmes plus. Avait-il quitté la ville ? Avait-il été agressé ? Avait-il été arrêté ? Je ne le sais pas, mais la vraie question n'était pas là. Comment la société était-elle capable d'engendrer une telle misère humaine et de la tolérer, au quotidien, sans chercher à y apporter efficacement remède ? Derrière l'hypocrisie des grands discours, l'inacceptable est banalisé en statistiques socio-économiques, comme si l'obsession des standards et des normes avaient tué toute faculté d'empathie...

La société nous confronte à des drames individuels, que souvent nous refusons de voir. Nous rangeons la violence ordinaire à la rubrique des faits divers. Quand un drame survient et que les journalistes s'en emparent, le premier commentaire des personnes interviewées est souvent : « on n'aurait pas imaginé que ça puisse se passer juste à côté de chez nous ! » Quant aux drames qui affectent des populations lointaines, on les déplore tout en se réjouissant qu'ils ne nous concernent pas. Les migrants qui meurent en Manche ou en Méditerranée nous émeuvent parce que leurs cadavres échouent sur nos plages mais ceux qui pendant des années mouraient en tentant de traverser Bal el Mandeb, pour atteindre la péninsule arabique, n'intéressaient guère le monde, avant que la piraterie ne braque les regards sur la mer Rouge et l'océan Indien. Sur les bateaux de la marine nationale, il nous arrivait parfois de croiser, dans le golfe d'Aden, une barque à la dérive, moteur en panne, emportant quelques cadavres au corps boursoufflé et crayeux, blanchi par le soleil.

Les populations du Yémen, prises au piège des rivalités entre Iran et Arabie Saoudite, agonisent entre famine et tensions ethniques. Quand, en 2008, avec la marine nationale, j'ai débarqué à Socotra (une île au large de la Somalie) dans le cadre d'une mission anti-piraterie menée conjointement avec un petit patrouilleur de la marine yéménite, j'ai découvert une île presque préservée de toute trace humaine, si ce n'était une large route goudronnée, presque incongrue, qui faisait le tour d'une île désertique aux montagnes escarpées, où poussaient des arbres à la forme étrange, nommés arbre-dragon, dont la sève a la couleur du sang. Combien de personnes vivaient là, cultivant des dattes et subsistant de la pêche et de quelques dromadaires ? Dix minutes de marche suffisaient pour traverser la ville principale d'une île grande comme la moitié de la Corse. Que sont devenus ces gens, dans la guerre qui frappe le Yémen ? La population pourrait avoir crevé de faim dans l'ignorance et l'indifférence la plus totale : leurs souffrances ne nous touchent pas, ou si peu...

La guerre que la Russie vient de déclencher en Ukraine nous touche parce qu'elle est si proche que nous pouvons ressentir le souffle des bombes. L'une de mes premières missions opérationnelles dans la marine nationale fut (c'était en 1999), peu après mon affectation sur la frégate anti-aérienne Cassard en sortie d'Ecole navale, une mission d'escorte du porte-avions Foch en Adriatique, tandis que les avions du groupe aérien embarqué menaient des missions de reconnaissance ou de frappe sur les forces serbes impliquées dans des attaques au Kosovo... L'Europe espérait ne pas revivre pareille situation de guerre mais la guerre, qu'on la baptise asymétrique, civile, terroriste, de haute intensité, etc. est une sorte d'état permanent. Quelque discutable que soit l'approche purement sociologique de la polémologie fondée au sortir de la seconde guerre mondiale par Gaston Bouthoul (qui tend à négliger les critères idéologiques au profit des critères démographiques et économiques), il n'en reste pas moins vrai que son étude exhaustive du « phénomène guerre » a recensé, dans l'histoire de l'humanité, près de 8000 conflits, tous conclus par des traités de paix (le plus ancien a plus de 4000 ans) qui tous furent à courte ou moyenne échéance bafoués... Depuis la territorialisation provoquée par la sédentarisation des populations au néolithique, la guerre court sur la Terre comme un gigantesque incendie qui renaît de foyer en foyer. Pourtant, deux choses pourraient et devraient provoquer un choc de conscience dans notre modernité :

- La première est l'avènement de la bombe atomique, qui a fait basculer le monde dans l'ère nucléaire. Quand Paul Valéry déclara, au sortir de la 1^{ère} guerre mondiale : « Nous autres, civilisations, savons que nous sommes mortelles », l'humanité ne disposait pas encore des armes susceptibles d'engager son existence même. Nous avons franchi ce pas. Paradoxalement, cette menace, qui fonde le concept de la dissuasion, a fait naître l'espoir de pacifier les relations internationales, et de finir par empêcher la guerre elle-même. Cette pensée a accompagné Robert Oppenheimer, qui a développé la bombe A avec la conviction qu'il n'œuvrait pas à la future destruction de l'humanité. Il était conscient de ce qu'était la

bombe mais, grand lecteur de poésie et de Baudelaire, il voyait la bombe atomique comme une « fleur du mal », c'est-à-dire une puissance si maléfique qu'elle nous tétaniserait et nous dissuaderait à l'avenir de déclencher toute nouvelle guerre. Quand il réalisa avec amertume et angoisse que la bombe était devenue un nouveau critère du rapport de forces entre les nations, il refusa de s'engager dans la course à la bombe H et devint une cible du maccarthysme.

- La deuxième est l'irruption du Monde, comme acteur et victime de l'Histoire humaine, qui s'était jusqu'à présent déroulée dans l'espace abstrait des relations entre les peuples. L'époque de Shakespeare est révolue et le monde n'est plus un théâtre. L'essor prodigieux des techniques a transformé l'exploitation des ressources naturelles (minérales ou vivantes) en saccage mortifère que rien ne régule dans notre société mondialisée, consumériste et surpeuplée. La planète s'épuise sous l'effet cumulé des activités humaines et nous ne pourrions plus jamais considérer une guerre uniquement comme un conflit armé entre belligérants. La Terre, qui est notre espace de vie, est une victime permanente de nos conflits. A quoi bon parler de lutte contre le dérèglement climatique quand chaque guerre, outre les tragédies humaines qu'elle engendre, est une catastrophe environnementale qui dégrade durablement la planète ? A titre d'exemple, lors de la première guerre d'Irak, menée en 1990 par une coalition internationale suite à l'invasion du Koweït, de gigantesques incendies de puits de pétrole ont brûlé pendant de longs mois, avec un impact écologique incommensurable...

La bombe atomique et l'urgence environnementale auraient dû nous confronter à nos contradictions et nous inciter à remettre en cause les prémisses de notre modèle civilisationnel mais rien n'a changé. Contrairement à ce que déclara le président de la République dans son allocution aux Français du 3 mars, l'offensive russe en Ukraine ne nous a pas fait basculer dans une nouvelle ère : au contraire, cette guerre entérine que nous n'avons pas progressé depuis l'Antiquité et restons englués dans une politique internationale qui reste fondée sur les rapports de forces et les alliances davantage que sur une véritable coopération. Toutes les grandes théories politico-militaires (y compris « gagner la guerre avant la guerre » mise en avant par le chef d'état-major des armées françaises) ne sont que de modernes vaticinations autour de l'axiome fondamental de la pensée politique du monde antique : « si vis pacem, para bellum ». Nous persistons à creuser le même sillon, la même ornière, comme un chemin sans issue, avec des outils de forage de plus en plus perfectionnés qui nous enlisent de plus en plus profondément, au risque de disparaître dans les sables mouvants comme les lutteurs dans le tableau de Goya dont Michel Serres fit, dans « Le contrat naturel » le symbole de notre destin final, où il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus puisque tous, à la fin, seront également engloutis...

Et les victimes seront nombreuses car, pour notre malheur, nous avons aussi suivi le commandement divin : « Soyez féconds, multipliez et croissez, emplissez la terre et l'assujettissez ». Et nous voici donc presque 8 milliards d'individus, en rivalités permanentes entre nous et avec le monde, que nous méprisons comme une ressource mise à disposition où nous n'aurions qu'à nous servir à pleines poignées (en empêchant les autres de se servir avant nous, faut pas pousser...). Michel Serres, dont la pensée écologique s'appuyait sur son vécu de marin (avant de se consacrer à la philosophie, il avait servi plusieurs années dans la marine nationale, naviguant sur l'océan mondial où les puissances élémentaires - la mer, le vent - sont plus réelles que les frontières, qui apparaissent dans l'évidence de leur abstraction conceptuelle), a toujours insisté sur la nécessité impérieuse du lien symbiotique entre l'Homme et le Monde. Dans « *Le contrat naturel* », il décrit la Terre flottant dans l'espace comme une matrice à laquelle l'Humanité est reliée tel un fœtus, or nous dévorons la Terre comme un parasite pullulant. Théodore Monod, dès les années 80 dans un livre au titre d'un pessimisme avoué « Et si l'aventure humaine devait échouer ? » considérait que notre productivisme effréné, qui nous pousse à réaliser toutes les potentialités des techniques sans jamais nous interroger sur leur bien-fondé, obérait l'avenir de l'humanité, faute d'une morale suffisamment efficace pour poser des limites à nos facultés intellectuelles. Pour conclure sur la parole d'un poète, Jean Arp, dans « L'ange et la rose », implore l'anéantissement de la société moderne, mercantile, mécanisée, utilitariste et irrespirable, où le poète étouffe parmi les hommes qui rêvent aux surhommes et bafouent la beauté fragile du monde.

2. La poésie comme planche de salut ?

L'humanité est-elle vouée à l'autodestruction par excès de puissance et de « civilisation » ? La religion et la philosophie ont clairement échoué ; pire, elles ont souvent servi de prétexte idéologique et de combustible à la violence. Que reste-t-il ? Il me semble que la poésie, qui dépasse la littérature parce qu'elle est avant tout une manière d'être au monde, est désormais la seule planche de salut. Il est d'ailleurs remarquable, même si des religieux (pour apostasie ou au nom de l'atteinte aux mœurs) et des philosophes (Platon et Rousseau, notamment, au nom d'une vision presque totalitaire de la volonté générale) ont exprimé leur défiance à l'égard de la poésie, que de nombreux croyants et mystiques chrétiens (Saint Jean de la Croix, Thérèse de Lisieux, Lanza del Vasto, etc.) ou musulmans (Rûmî, Omar Khayyâm, Yunus Emre, etc.) aient exprimé leur foi à travers la poésie et que les premiers écrits de nombreux philosophes engagés (dont Karl Marx, Jean Jaurès et Simone Weil, ou moins connu, Stéphane Lupasco ou encore, d'une certaine façon, Paul Valéry) soient des poèmes. En fait, toute poésie authentique, parce qu'elle est l'expression d'un rapport au monde intime et personnel, porte un regard sur le monde et affirme une manière d'être au monde. C'est la raison pour laquelle Rousseau, dont la philosophie politique reposait sur l'élaboration d'un contrat social passé entre la multitude des « Je » pour aboutir à un « Nous » souverain représentatif de la volonté générale, se méfiait de la liberté d'expression des artistes et des poètes. Il y a un paradoxe au cœur du mal-être de la société contemporaine, car le « Je » citoyen, que Rousseau voulait libérer de la tyrannie des rois, est voué, dans les régimes autocratiques évidemment mais même en démocratie, à s'anéantir dans le « Nous » auquel la poésie fait résistance en démontrant l'évidence de la singularité de toute voix. La poésie, en refusant de se couler dans le moule d'une volonté générale qui délégitime les voix solitaires est, nécessairement, politique et résistante...

La poésie ne réside pas dans l'éloquence des belles et jolies phrases tissant les grands discours et les idées brillantes ; au contraire, elle s'énonce au bord du silence, dans la voix intérieure que la lecture éveille ou dans le souffle d'une voix faisant écho à ce que Philippe Jaccottet appelait le chant du monde, qui court, presque inaudible, comme une respiration émanant de la terre elle-même. Il est même des silences plus profondément poétiques que toute parole par l'intensité de leur ferveur et leur densité signifiante. Yves Bonnefoy redoutait que la voix de la poésie, ténue et secrète, finisse par ne plus être audible dans le vacarme assourdissant de la frénésie moderne, et s'éteigne comme une lampe dans une pièce oubliée que nul ne visite plus, dont la lumière vacille et s'épuise. Or elle est essentielle, comme chemin et voie d'épanouissement de la plénitude de notre humanité. Dans une lettre adressée à Aimé Césaire, qu'on peut lire à Fort de France dans la modeste maison-musée qui lui est consacrée, René Depestre écrit : « Une chose est certaine : plus ta poésie élargira son bien et son éclat dans la mémoire des gens et moins il y aura de barbarie en Martinique, en Haïti et dans le monde. », témoignant que la poésie transcende la littérature, en réaction et comme arme contre la barbarie. Ainsi, le surréalisme est directement issu du traumatisme de la première guerre mondiale et André Breton, qui connut l'expérience du front et des hôpitaux psychiatriques mettant à nu la détresse des internés et des blessés de guerre, ne cessa de clamer, dans ses manifestes révolutionnaires, la nécessité de saper les fondements d'un ordre civilisationnel menant l'humanité vers le désastre. Toute poésie est politique et militante. A la fin de la seconde guerre mondiale, André Breton réitéra et, dans « Arcane 17 », fit le bilan des causes qui avaient à nouveau précipité le monde dans le chaos de la guerre et n'y découvrit qu'une seule solution : confier aux femmes le soin de diriger la société afin de remplacer les valeurs masculines d'héroïsme et de gloire par des valeurs d'universalisme et de solidarité. Je ne suis pas sûr que Breton ne se soit pas leurré sur la bonté des femmes, tout autant que les hommes capables de se montrer cupides, avides de renommée et de fortune à n'importe quel prix, mais il avait retrouvé, par la pensée poétique, l'exigence de solidarité universelle qu'avait parfaitement exposée Simone Weil dans « *L'enracinement* », au cœur de la seconde guerre mondiale. Se montrant d'une très grande intransigeance envers les politiciens démocrates des années 30, qu'elle considérait comme des sortes de fascistes refoulés n'osant pas assumer les pleines conséquences de leurs ambitions personnelles, Simone Weil n'hésita pas à affirmer qu'Hitler était sans aucun doute un génie mais que, perverti par la société dans laquelle il avait grandi, et rongé par la frustration qui avait nourri un désir de revanche, son génie n'avait pas trouvé d'autre exutoire qu'un rêve de gloire et de conquête, qu'il avait su utiliser pour

embraser les foules en anticipant leurs désirs secrets. Il n'y a pas les bons et les méchants : c'est toute la société qui est viciée. En 1943, elle déclara avec force que vaincre Hitler était impératif mais qu'une victoire militaire serait vaine si nous ne transformions pas nos idéaux et ne refondions pas la société future sur de nouvelles valeurs issues de notre obligation de solidarité universelle. Sinon, Hitler susciterait, dans les générations futures, des épigones fascinés par son aura de chef de guerre... Tout démontre, hélas, qu'elle avait vu juste !

La poésie est un creuset de la solidarité universelle, peut-être le seul possible car le seul à reconnaître et admettre l'affirmation de « Je » singuliers dans un monde dynamique, divers et complexe. Tous les autres vecteurs historiques de cette solidarité si ardemment désirée (religion : le beau commandement « aime ton prochain comme toi-même » ; philosophie : le beau projet de paix perpétuelle par le cosmopolitisme imaginé par Kant ; patriotisme : le devoir de Fraternité, inscrit dans la devise et la constitution de la France) ont échoué, gangrénés par le besoin de s'appuyer sur des pôles conceptuels (Dieu, la Raison, l'Etat) trop figés pour être des concepts vivants et viciés par le désir mimétique d'un « Nous » clanique qui entre inéluctablement en confrontation (compétition, contestation, crise et guerre) avec les autres « Nous ». Seule la poésie peut dépasser ces contradictions et ces négations. Ce n'est pas un hasard si la représentation du Tout-Monde, projet politique de la Relation des êtres et des choses, saisis dans la complexité dynamique de leurs identités et de leurs imaginaires (« pays rêvé, pays réel ») est le fruit d'une pensée poétique, en l'occurrence celle d'Edouard Glissant, qui a grandi dans la réalité mosaïque des Caraïbes. La poésie est intrinsèquement mise en relation et ouverture à l'autre et au monde. Je songe à Yves Bonnefoy, évoquant la poésie comme « terre où nul ne serait étranger » (citant Plotin en ouverture de *L'Arrière-pays*) et comme seule parole vraie, ayant le soin du mot d'amour envers le monde. Je songe à Jules Supervielle (« *Les amis inconnus* »), à Ilarie Voronca (« *L'amitié des choses* »), à Marcel Migozzi, dont la poésie se confronte à la mort pour « *Célébrer vivre* » dans la beauté fragile du monde, et à Claude-Henri Rocquet, chérissant la plus infime et chétive créature comme un miracle divin... Ce n'est pas non plus un hasard si un poète a écrit la constitution nationale de son pays en proclamant son rêve de dissolution dans un ensemble plus vaste de communautés humaines. Je me souviens qu'en 2011/2012, tandis que je suivais les cours de l'Ecole de Guerre (où la France forme ses futurs officiers d'état-major et accueille de nombreux officiers étrangers), un lieutenant-colonel, de l'armée de terre du Sénégal, au lieu de célébrer les faits d'armes, les valeurs patriotiques et la gloire éternelle de son pays comme la plupart des officiers avaient coutume de le faire, nous dévoila son attachement à la constitution voulue par Léopold Sédar Senghor, proclamant que le Sénégal avait vocation à n'être qu'une étape historique vers l'unité des pays d'Afrique. On peut y voir un reflet politique de l'attachement poétique et philosophique de Sédar Senghor à la négritude, dont il fut un des hérauts avec Aimé Césaire (avec lequel il partage une volonté commune de ne pas distinguer entre engagement politique et vocation poétique, qui restituaient tous deux à l'homme noir, au « nègre » victime de l'Histoire, sa pleine dignité d'être humain) mais j'y vois surtout la démonstration que la poésie engage la totalité de l'être, qu'on n'est pas poète simplement parce qu'on écrit des vers assis à sa table d'écriture mais qu'on est poète quand la pensée, portée par la nécessité intérieure d'une exigence de vérité de parole, refuse les faux semblants conceptuels et cherche à « êtreindre le réel » (pour reprendre les termes de la mission que Rimbaud assigna aux poètes à venir) pour, en dépassant les limites et contradictions humaines, créer du lien et de l'espoir :

*Mais il me semble aussi que n'est réelle
Que la voix qui espère, serait-elle
Inconsciente des lois qui la dénie.
Réel, seul, le frémissement de la main qui touche
La promesse d'une autre (...)*

(Yves Bonnefoy – *Les planches courbes*)

La poésie, notamment par l'image métaphorique qui met à jour les correspondances et les relations d'analogie, dévoile les liens qui unissent charnellement la totalité des êtres et des choses. Tout se fait fraternellement écho. Il n'y a pas de fracture, de séparation, de contradiction qui ne puisse être

finallement surmontée, comme dans l'admirable poème de Victor Hugo, « La fin de Satan », qu'André Breton évoque en conclusion d'*Arcane 17*. Dans les ténèbres de la seconde guerre mondiale, la poésie, écrite la nuit à la lueur des bombes ou de l'éclat métallique d'un pistolet posé à plat sur la table, à côté de la feuille d'écriture, a résisté au déferlement de la violence. Elle a permis à René Char (*Fureur et mystère*), Henri Michaux (*Épreuves, Exorcismes*), Gilbert Lély (*Ma civilisation*), Guillevic (*Terraqué*), Paul Eluard (*Au rendez-vous allemand*) et tant d'autres (Pierre Seghers, Jean Cassou, Saint-Exupéry, etc.) de rester humain dans une époque de profonde barbarie. Pendant la guerre d'Algérie, elle permit aussi à Jean Sénac, qui combattait pour le FLN mais écrivait ses poèmes en français, d'affirmer son humanité. Et la lecture de l'anthologie (5 gros volumes) des poètes morts à la guerre dans les tranchées de 14-18 est poignante par l'humanité qui s'en dégage. Là est tout l'enjeu, rester humain : c'est-à-dire être un homme qui ne se comporte pas en proie ou en prédateur ou en charognard. Il ne s'agit pas seulement de la guerre, qui est un état paroxystique, mais de la violence ordinaire de notre époque qui sombre dans la déshumanité (pour reprendre le titre d'un très long et récent essai de Julien Syrac, poète de « La plainte du mangeur solitaire ») du plus sombre égoïsme matériel, avec l'argent comme seul critère de réussite s'étalant avec obscénité. Et l'individu ordinaire ne vaut pas mieux que les milliardaires de la ploutocratie mondiale ! Les réseaux sociaux (facebook, instagram, youtube, etc.) et leurs cohortes d'influenceurs prospèrent sur le désir mimétique, promettant beauté, santé, puissance, gloire et richesse à qui veut bien, d'un clic, suivre leurs conseils avisés. Les réseaux foisonnent actuellement d'invitations à profiter de l'effondrement des bourses et de l'explosion du prix des matières premières provoqués par l'invasion russe en Ukraine, présentée comme une formidable opportunité d'investissement... Comment peut-on, en toute indécence, présenter la guerre en Ukraine comme une « opportunité à saisir » ?! Cela dit, combien sont-ils à se frotter les mains de la guerre et de l'exode massif des populations en fuite ? On peut songer aux industries d'armement (qui, dans les années 80, n'avaient pas hésité à exprimer leur regret que s'achève la guerre Iran-Irak, tant Saddam Hussein était un bon client !) mais aussi aux trafiquants en tous genres, aux bons samaritains qui ne seront pas tous bénévoles, aux exploitants de la misère humaine et aux réseaux criminels qui se réjouissent déjà de l'aubaine d'hommes et de femmes qui n'auront pas forcément le choix de leurs conditions de survie... Davantage que les idéologies, qui ne sont le plus souvent que des prétextes ou des symptômes, la fascination du pouvoir, les rêves de gloire et de richesse matérielle sont les poisons mortels de l'humanité. Est-il trop tard pour ne pas en périr ?

L'égoïsme (qu'il soit personnel ou national) et la cupidité (qu'elle vise la fortune ou la gloire) polluent tous les esprits, détruisant d'un même élan l'humanité et la planète. La sensibilité poétique aurait pu constituer une digue contre le déferlement de cette violence qui, à tous les étages de la société mondialisée, vise à profiter du malheur et de la détresse mais la poésie n'a pu lutter contre la frénésie dévorante et la confusion des mots oublieux du réel, brouillés par la duplicité des novlangues (ce qu'Armand Robin, poète et déchiffreur solitaire comme le fut également Victor Klemperer, avait appelé la « fausse parole ») ou par l'excès d'intelligence conceptuelle, qui nous leurre de fausses certitudes :

*Terre, ce qu'on appelle la poésie
T'aura tant désirée en ce siècle, sans prendre
Jamais sur toi le bien du geste d'amour !*

La poésie a-t-elle le pouvoir de nous rédimmer pour que le devoir de fraternité, l'exigence de vérité de parole et le souci de beauté (qui constituait pour Michel Serres l'antithèse de la pollution) deviennent les guides de nos pensées et de nos actions, même en temps de guerre ?

*Beauté et vérité, mais ces hautes vagues
Sur ces cris qui s'obstinent. Comment garder
Audible l'espérance dans le tumulte ?*

Est-il trop tard ? Peut-être...

©Eric Eliès